

LE JEUNE AGE.

ABONNEMENT

Un an ... 60 cts
Six mois ... 40 cts
Payable d'avance

AIME DIEU, ET VA TON CHEMIN.

Parait le 1er et le 15 de chaque mois

EDITEUR-PROPRIÉTAIRE

F. X. Boileau, Instituteur
Pointe à Gatineau
Templeton.

P. Q.

1er. Année — No. 7. — Pointe à Gatineau, Lundi 15 Juillet 1878.

LE PAUVRE ET L'ENFANT

— Monsieur le pauvre, — pourquoi donc que tu es pauvre, disait un petit enfant à un vieillard qui tendait la main au coin d'une église? Est-ce parce qu'au commencement du monde, comme je l'ai lu l'autre jour, les hommes n'ont pas tous été bons et qu'ils se sont battus, et que les plus forts ont pris la part des plus faibles? "

— Non, dit le pauvre, dont l'œil terne se ranima et sur les lèvres duquel, à cette question de l'enfant, passa un triste mais doux sourire. Cette histoire des premiers des temps de la vie de l'homme, cette histoire des temps où la société n'avait pas corrigé la barbarie n'est pas l'histoire des hommes qui vivent aujourd'hui.

— S'il y a eu des hommes autrefois qui ne sont devenus pauvres que parce qu'ils ont été vaincus, puis opprimés, que parce que la part de la terre, que Dieu avait faite assez grande pour qu'elle pût nourrir tous ses enfants, leur a été enlevée, il n'y en a plus guère aujourd'hui, il n'en est plus, du moins dans notre pays de France. Les pauvres d'aujourd'hui, les vrais pauvres ne le sont, pour la plupart, que par suite de revers de fortune, de maladresse, d'erreurs, de maladies et d'accidents, dont les autres hommes, leurs semblables, ne sont pas coupables. Quand à moi, mon enfant, et je vais te faire cette confession pour que tu t'en souviennes, si je suis pauvre et réduit à implorer la charité, — ce qui est dur, encore bien qu'on l'ait mérité, — c'est qu'en effet je l'ai mérité par ma mauvaise conduite.

— Mon père avait travaillé pour me donner le premier des biens, l'éducation. Il est mort croyant être arrivé à son but. J'étais instruit parce que Dieu m'avait doué d'intelligence et de facilité pour apprendre, mais j'étais paresseux. J'ai cru que comprendre était tout, qu'appliquer ce qu'on sait à un travail utile aux autres et fructueux pour soi-même était au-dessous de moi. — J'ai rougi du travail qui pouvait me faire vivre honorablement, j'ai oublié la loi de Dieu qui a dit à l'homme : " Tu gagneras ton pain, " et je n'ai pas eu le courage de gagner le mien. La faute de la paresse m'a conduit à beaucoup d'autres fautes ; la misère et l'opprobre sont bientôt tombés sur moi comme deux châtiments mérités. Je n'ai pas compris le vrai sens des leçons de la faim, et au lieu d'user de la force de mes bras pour un labour honnête, un jour, jour fatal, j'ai eu la lâcheté de tendre la main.

La mendicité, à partir de ce jour, a pour moi remplacé le travail, la pauvreté est devenu mon état ; j'ai spéculé, en la trompant, sur la pitié publique, j'ai pris, moi, pauvre volontaire, pauvre par paresse, la part de la pauvreté involontaire. De ce jour-là j'ai vécu comme un criminel, car ce qu'on me donnait même ne m'appartenait pas. — Ce crime ne m'a pas porté bonheur. Bien qu'aujourd'hui je sois vieux et pour de bon hors d'état de travailler,

ma conscience est incessamment harcelée de remords. Je regrette amèrement ma vie si mal employée, et lorsque j'en suis réduit, comme aujourd'hui, à rougir devant la question naïve d'un enfant, je me dis que mon repentir même n'est point une expiation suffisante, car de fait, par mon passé, je ne mérite la pitié de personne.

— Faut-il donc, dit l'enfant, ne donner qu'à ceux qui sont malades, qui ont les bras cassés, ou les jambes ; qu'aux estropiés ou aux aveugles, et si je te donne mon sou, je ne ferai donc pas une bonne action? "

— Mon enfant, dit le vieillard, dont la voix s'était altérée profondément, l'aumône, l'aumône sainte, encore bien qu'elle puisse tomber dans la main d'un indigne, est toujours pour celui qui la fait, une bonne action. Mais peut-être ferais-tu mieux, en effet, sachant ce que je viens de t'apprendre, de la donner à un moins coupable que moi. Tiens, vois là-bas, de l'autre côté de ce portique, cette malheureuse qui est aveugle ; elle a usé ses yeux par un travail sur-humain pour nourrir son vieux père, qui était infirme, donne lui ton sou — et oublie-moi! "

— Ah! dit l'enfant, prends mon sou tout de même, monsieur le pauvre, car tu as l'air bien malheureux, et je suis sûr, par ce que tu viens de me dire, que si les forces te revenaient, tu ne serais plus paresseux. D'ailleurs, ajouta-t-il, pour répondre au refus du vieillard, j'ai un autre sou dans ma poche, pour la pauvre femme que tu me recommandes.

— Dieu te bénisse, enfant, dit le pauvre, en cachant ses larmes dans ses mains; Dieu te bénisse! Tu comprends la charité mieux que je n'ai compris la vie "

Le père de l'enfant était derrière lui pendant ce dialogue, sans que son fils l'eût aperçu.

— Ce pauvre t'a dit vrai, mon fils " lui dit-il, excepté sur un point cependant. Sans doute il n'y a plus autant d'iniquités sur la terre qu'aux temps où l'éducation et la religion n'avaient point encore éclairé les hommes. Mais malheureusement il est encore des contrées dans ce vaste monde où le faible est opprimé par le fort ; il y a encore des vaincus, des prisonniers, des esclaves, des races et des individus qui n'ont mérité ni leur défaite, ni la perte de leur patrie, ni celle de leur biens, ni leur servitude. La perfection n'est pas de ce monde, mon cher enfant ; mais si quelque chose pouvait nous en faire approcher, ce serait la bonté et la charité. — Ces questions, mon fils, sont bien graves pour tes jeunes oreilles, mais ton cœur t'apprendra à les comprendre. Il n'est permis à personne de fuir devant elles, et puisque l'occasion en est venue, je ne suis pas fâché qu'elles aient de bonne heure frappé ton jeune esprit. "

P. J. SCARR.

*Qu'est-ce qu'un verre d'eau dans l'univers?
Le prix de l'éternité, si vous le donnez à
pauvre.*

(L'abbé Gerbel)

L'IGNORANCE.

Je ne veux pas faire de mon fils un avocat. Il en saura toujours bien assez pour être cultivateur. " Nos enfants feront comme nous, l'école coûte trop cher, "

— "Mieux vaut une vache de plus que de payer l'instituteur. "

— " Je n'ai jamais rien su, mes enfants seront comme moi, on peut bien gagner sa vie sans instruction, " Voilà les tristes discours qu'on entend encore répéter communément dans les campagnes. Oh! le désolant entêtement, oh! la funeste étroitesse d'esprit. Que de maux viennent de là, qui conduiraient notre pauvre monde de mal en pis, si l'ignorance devait à jamais triompher, dans la guerre si vaillante qu'on lui fait aujourd'hui de tous côtés! "

— " En savoir assez pour être cultivateur: " mais le vrai cultivateur apprend jusqu'à sa dernière heure. Parce qu'on laboure, parce qu'on sème, parce qu'on récolte, est-on en droit de se croire cultivateur? Plaçons-nous en face des nombreuses difficultés que présente l'exploitation intelligente de la moindre parcelle de terrain, et demandons-nous quand le laboureur pourra prétendre qu'il sait trop.

— " L'école coûte trop cher: " alors même qu'elle coûterait et le double et le triple, allez-y ; plus tard envoyez-y vos enfants. Ne vaut-il pas mieux s'armer avant, contre les mécomptes les déceptions que s'en désoler après, en poussant la misérable exclamation: Ah! si j'avais su! "

Eh! malheureux, pourquoi n'as-tu pas voulu savoir? "

— " On peut gagner sa vie sans instruction: " sans doute, certainement; mais avec quelles peines! "

Et puis, n'est-ce rien que l'irréparable infortune d'avoir tôt ou tard à se dire: je fais cela maintenant que je suis jeune, je le ferai encore quand je serai vieux et, de toute ma vie je ne pourrai faire autre chose? Comme les autres, j'ai extrêmement souci d'amasser quelque bien, j'en voudrais même amasser beaucoup; mais voilà que les autres passent devant moi et me laissent loin derrière eux. Je ne serai donc jamais plus riche que je le suis, et même, je devrai remercier Dieu humblement, si je ne deviens pas plus pauvre.

A la rigueur, il suffit pour l'éducation d'un cultivateur, qu'il regarde chacun travailler autour de lui, mais les bons exemples qu'il aurait occasion de connaître ailleurs, comment les connaître, s'il ne sait pas lire? "

Il n'a pas les loisirs nécessaires aux longs voyages, chacun de ses jours est compté, chacune de ses heures vaut quelque argent, il gagne si peu qu'il n'ose en perdre aucune. Brosque dès l'enfance, il faut qu'il besogne laborieusement. Qu'il se donne au moins la possibilité d'apprendre pendant les veillées ce que lui enseignent tant de bons livres, tant de bons journaux qu'on écrit aujourd'hui pour lui de tout côté.

Autrement, il sera comme en prison dans son ignorance et, sans sa volonté bien ferme, il n'est donné à personne de le faire sortir de cette prison-là.

F. LIENARD

LE JARDIN DE LISA

Mlle Lisa, la gentille petite fille, avait un désir, un grand désir. Tant qu'il ne serait pas contenté, disait-elle, elle ne s'amuserait plus. C'était d'avoir un jardin; non celui de la ville, non celui de son papa, mais un jardin tout à elle, à elle seule pour le bêcher, le planter, le bouleverser même, si bon lui semblait. Son choix s'était fixé d'avance sur un terrain adossé au mur d'un côté, et de l'autre à la charmille; terrain bien abrité, juste de la grandeur voulue, où le soleil ne venait que le matin, réchauffer les résédas dont il était couvert. La maman de Lisa aimait beaucoup les résédas. La pauvre mignonne croyait que son papa ne voudrait jamais lui donner ce petit coin parfumé. Depuis deux jours elle en devenait triste. Ayant bien récité sa leçon et fait sa page à merveille, Lisa restait assise sur sa chaise. Point d'empressement pour aller jouer! Elle avait une mine sérieuse qui étonna ses parents.

Le papa, la prenant sur ses genoux, lui demanda à quoi elle songeait. Lisa se mit à le caresser, posa sa tête bouclée sur sa joue, puis l'embrassa si bien et tant, que son père lui dit: "Tu es trop câline aujourd'hui pour ne pas désirer quelque chose."

Lisa rougit et regarda sa maman. "Allons, dis-nous ce que tu veux, répondit celle-ci: je suis très-contente de toi. Si c'est possible, nous te l'accorderons."

— Je voudrais un jardin.
— Ah! tu voudrais un jardin.
— Oui, mais à moi toute seule.
— Pourquoi à toi seule?
— Pour en faire ce que je voudrai.
— C'est-à-dire que mademoiselle désire être propriétaire. Très-bien! dit son papa. Viens avec moi, nous allons choisir ton domaine."

Tous les deux sortirent, l'un souriant, l'autre sautant et courant; et elle le mena tout droit à l'endroit désiré. Quelle ne fut pas sa joie quand il lui fut donné, et lorsque son papa dit à René, le jardinier: "Bêchez-lui ce petit carré, il est à elle" et qu'elle vit René remuer la terre comme s'il avait dû y planter choux et carottes.

Quand ce fut fait: "Maintenant c'est à ton tour," lui dit son papa, qui laissa Lisa libre de vant sa terre fraîche, unie et brune.

Elle commença par tracer des ronds, des carrés, à tort et à travers, à piétiner de ci et de là. Mais après bien des essais infructueux, elle se résigna à faire simplement deux allées, l'une en long, l'autre en large. Elle les couvrit de sable jaune, pris à la réserve de René, et ses allées furent aussi belles que celles du grand jardin de son papa. Cela fait, elle obtint du jardinier des violettes de Parme pour les bordures; quand elle les eut plantées, elle courut chercher sa poupée afin de la promener dans le joli parterre. La largeur des allées était juste ce qu'il fallait pour les petits pieds de la maman et de l'enfant, et encore était-il nécessaire d'y marcher avec soin.

"Je dirai à mon frère Paul de bien faire attention, pensait Lisa, quand il viendra jeudi voir mon jardin. Comme il le trouvera beau! Plantons-le vite."

Ayant eu encore recours à René, elle fut comblée de richesse. Elle obtint des fuchsias, des géraniums, un rosier nain et bien d'autres fleurs. Mais ce qui mit le comble à sa joie, ce furent trois pieds de canna indica: une fois plantés, ils lui parurent une grande forêt, tant ils étaient hauts et touffus.

Lisa était dans l'admiration et disait à sa poupée: "Regarde et ne touche à rien, car tu serais punie si tu cueillais la moindre fleur."

Le lendemain, dès sa leçon finie, Lisa courut à son jardin. Les plantes baissaient la tête. — Vite un arrosoir! — Et la voilà versant à boire à chacune, suivant sa soif. Comme, pendant ce temps, sa poupée était à terre, Lisa pensa qu'elle serait bien mieux sous une tonnelle, et prenant un petit paquet d'osiers, les coupant, puis les arrendissant en demi-cercle et les enfonçant des deux bouts, à un pied de distance l'un de l'autre, elle eut une jolie tonnelle qui, grâce à des branches de laurier, devint un abri délicieux. Il y manquait un banc; un morceau de table sur deux pierres fit l'affaire, et Lisa assit sa poupée à l'ombre et se promena devant elle en lui recommandant de rester bien tranquille pour ne pas se fatiguer.

"Ah! que Paul va être émerveillé!" se disait Lisa.

Le jour suivant, elle trouva qu'il manquait quelque chose à son jardin et se mit à réfléchir gravement. "Si je faisais une pelouse? Non, ce n'est pas cela. Ah! j'y suis! Il faut un bassin, à l'embranchement des allées."

Et pour mettre aussitôt son idée à exécution, Lisa courut à la cuisine. Elle en rapporta un grand plat vert à l'intérieur; puis, creusant la terre, elle l'y enfonça. Les bords jaunâtres à l'extérieur se voyaient encore et faisaient un mauvais effet. Notre petite fillette, fort inventive, prit deux paquets de mousse qui devaient servir à garnir les jardinières du salon; elle les plaça autour de son bassin, et, l'ayant ensuite rempli d'eau claire, elle battit des mains: son ouvrage était parfait. Posant alors sa poupée sur le banc, elle alla chercher son papa et sa maman et, rouge d'orgueil, attendit leurs éloges.

Tout fut trouvé magnifique.

Et Paul? Que dirait Paul demain? Quel bonheur de lui faire admirer son jardin!

Dès le reveil, la première pensée de Lisa fut d'aller arroser ses fleurs pour les rendre dignes des regards de son frère. Aussitôt qu'il fut arrivé, Lisa avec un air mystérieux et plein d'importance, le prit par la main.

"Viens, tu vas voir," lui dit-elle.

Paul, en face du jardin, resta sans parler. Lisa le suivait d'un regard brillant d'orgueil, s'étonnant qu'il ne poussât pas des cris d'admiration. Aussi fut-elle stupéfaite quand, au lieu de félicitation, Paul lui dit avec un hochement de tête:

"Il manque à ton jardin une chose importante."

— Qu'est-ce qui lui manque? "Et, en le questionnant, moitié indignée et moitié inquiète, elle restait les lèvres entrouvertes, toute curieuse et désappointée.

Paul réfléchissait.

"Mais parle donc, reprit Lisa, avec impatience; moi qui croyais que tu allais être enchanté."

— Ton jardin est très-gentil, Lisa, mais encore une fois il y manque une chose.

— Laquelle?

— Il manque des poissons dans le bassin."

Lisa joignit les mains, c'était évident: il manquait des poissons dans son bassin. Comment en avoir? il en fallait absolument, sans poissons le jardin était affreux, mieux valait tout abandonner. Lisa avait de grosses larmes plein les yeux.

"Oh! Paul! mon petit Paul, y a-t-il moyen d'avoir des poissons?"

— J'espère que Jérôme, le fils du meunier et mon camarade au collège, pourra nous en donner.

— Ah! quel bonheur!

— Demain je lui porterai deux crayons et de l'encre bleue pour qu'il nous apporte des poissons dimanche.

— C'est si long d'ici dimanche! mon petit Paul; si Jacquet te conduisait au moulin? papa le voudra bien. Je t'en supplie, va le lui deman-

der; tiens, j'y vais avec toi; maman va nous aider.

Nos deux enfants réussirent dans leur négociation, et trois heures après, Paul revenait avec un pot rempli de petits poissons. Rien ne peut exprimer le bonheur de Lisa. Ni millions, ni couronnes, ni diamants, n'étaient rien pour elle à côté de ses poissons.

Quand elle les vit nageant pour de bon dans son bassin, battant de la queue et glissant dans l'eau claire, ce furent des cris de joie et des admirations sans fin.

Paul! tiens vois-tu? en voilà un qui met le nez en l'air, et celui-ci qui passe par-dessus l'autre! Ah! le joli, joli, joli petit qui nage si vite! Il y en a plus de trente, n'est-ce pas? On ne les mangera jamais!

— C'est moi qui ai eu cette idée-là, disait Paul, aussi ravi que sa sœur, malgré ses neuf ans passés. A présent, notre jardin est superbe, Lisa, et Gaston Moreau, le fils du maire, qui parle toujours du sien, n'en a pas un si beau.

— Le nôtre, Paul, est le plus beau de tous.
— Sœur, si tu veux, je lui dirai de venir voir notre jardin dimanche, à monsieur Gaston.

Oui, frère, et s'il est bien gentil, nous lui donnerons deux de nos poissons.

Le soir, Lisa voulait rentrer ses chers petits poissons.

"Il pleut, ils vont se mouiller cette nuit", dit-elle: ce qui fit bien rire son papa et Lisa aussi, quand elle vint à penser qu'ils vivaient dans l'eau.

Le dimanche, Gaston vint sur les deux heures: c'était un garçon d'une dizaine d'années, assez grand pour son âge, pâle et n'ayant point l'air aimable: il ne plut pas à Lisa.

Les trois enfants se rendirent au jardin. Quand ils y furent, Paul et Lisa regardèrent leur compagnon avec le sourire de gens satisfaits de leur œuvre. Gaston haussa les épaules sans rien dire: il éprouvait une vive jalousie, car il trouvait cela très-joli, et surtout le bassin avec ses poissons. Il eût donné beaucoup pour que ce bassin fût à lui. Il en voulait à nos petits amis d'être plus heureux que lui; mais, loin de l'avouer, il cacha ses vilains sentiments sous un air de moquerie.

— C'est pour voir ça que tu m'as fait venir? dit-il à Paul; ça n'en valait pas la peine, mon jardin est deux fois aussi grand.

— Mais est-il aussi beau?

— Vingt fois plus beau.

— Tu as un bassin?

— Parlez-en de votre bassin, un mauvais plat!

— Et les poissons?

— Pardi, ce n'est pas difficile d'avoir des poissons dans un plat...

— Mais le plat ne se voit pas avec la mousse, dit Lisa.

— Allons donc!

Et en parlant ainsi Gaston, l'envieux Gaston, donna un grand coup de pied dedans, et le beau bassin fut brisé en morceaux. L'eau s'échappant, laissa les poissons à sec.

Devant un tel désastre, Lisa poussa des cris, et Paul, voyant rire Gaston se jeta sur lui plein de colère et d'indignation; Gaston voulut s'échapper, mais il fut arrêté par le père de nos enfants, qui avait tout vu et tout entendu.

Vous êtes un envieux, un méchant, un mauvais petit garçon, lui dit-il. Je défends à mon fils de vous avoir jamais pour camarade. Ce qu'il y a de plus vil au monde, c'est l'envie. Sortez à l'instant de chez moi, petit drôle.

Gaston fut honteusement chassé, et cet acte de justice calma le chagrin de la chère petite Lisa. Le jour même sa maman lui donna un bassin bien plus beau encore que celui qui venait d'être brisé, et le lendemain, son papa lui apporta de nouveaux poissons. Et quels poissons? Non seulement plus gros que les autres, mais d'une plus jolie couleur; ils étaient rouges. Quand le soleil

faisait briller leurs écailles, on ne pouvait rien voir de plus joli.

Le froid de l'hiver fit mourir les fleurs et glaça l'eau du bassin. Lisa fut obligée, bien à regret d'abandonner son jardin, mais elle mit ses beaux poissons dans un bocal qui est en ce moment, sur la cheminée de sa chambre. Quand viendra le beau temps, que les feuilles pousseront, que les boutons naîtront, qu'on verra les fleurs s'épanouir, Lisa aura un plus charmant jardin.

L'hiver d'ailleurs, ne fut pas perdu pour les fleurs. Lisa demanda à son papa un livre de botanique, elle le lut avec un plaisir extrême et fut bien heureuse d'y apprendre comment les plantes, ses amis, peuvent naître et vivre en bonne santé.

La bonne petite fille s'était dit avec raison que, pour bien aimer les choses comme les gens, il faut savoir les soigner et ne rien ignorer de ce qui leur convient.

Aussi quel beau jardin elle eût ! — Il servit de modèle, même aux grandes personnes, à plus de dix lieues à la ronde.

(A Genevray)

CANADA

Réponses aux questions du No 6

Ce fut en 1759 que se livra près de Québec la première bataille des *Plaines d'Abraham*.

II C'est à la suite de cette première bataille des *Plaines d'Abraham* que la ville de Québec se rendit aux Anglais.

III la seconde bataille des *Plaines d'Abraham* se livra l'année suivante c'est-à-dire en 1760.

IV Les Français remportèrent la victoire dans cette bataille.

V La capitulation de Montréal eut lieu en 1760, la même année que la deuxième bataille des *Plaines d'Abraham*.

VI Les Anglais devinrent définitivement maîtres du Canada en 1763, par le traité de Versailles.

QUESTIONS

I En quelle année le traité de Versailles fut-il conclu ?

II Quel fut, par rapport au Canada, le résultat de ce traité ?

III Que firent du Canada les Anglais lorsqu'ils en furent devenus définitivement maîtres ?

IV Quelles lois abolirent-ils ?

V Quel nom donnèrent-ils au Canada lorsqu'ils l'eurent démembré ?

VI Pourquoi les Canadiens refusèrent-ils de prêter le serment du test ?

VII Quelles étaient les formalités requises pour prêter le serment du test ?

VIII Comment qualifiez-vous la conduite que nos ancêtres ont tenue en cette circonstance ?

IX Quels sentiments doit-elle nous inspirer ?

(Nos jeunes lecteurs trouveront la réponse à ces questions sur la 1^{ère} page du troisième numéro.)

QU'IL FAIT BON D'ÊTRE

CANADIEN

O Canada ! douce patrie,
Toi dont les flots du saint-Laurent

Disent à la rive fleurie
Le nom sonore et bienfaisant,
En voyant ta grande nature,
Pour nous la source de tout bien,
Notre cœur doucement murmure :
Qu'il fait bon d'être Canadien !

La grande voix de nos montagnes
Qui vibre au milieu des sapins,
Et que l'écho de nos campagnes
Répète aux rivages lointains ;
La fleur de la verte prairie
Parcille à celles de l'Éden,
Tout chante à notre âme attendrie :
Qu'il fait bon d'être Canadien !

Quand, sur les tombeaux de nos pères,
La brise du soir, en passant,
De leurs vertus calmes et fières
Cueille le parfum adorant,
Elle répand comme un dictame,
Les souvenirs du temps ancien
Et chante, elle aussi, à notre âme
Qu'il fait bon d'être Canadien !

(O CREMAZIE)

LA MOUSSE

Une petite fille voyant la mousse qui couvrait le tronc des jeunes arbres dans une forêt, s'étonnait que cette mousse fût plus verte d'un côté que de l'autre.

„Ma mignonne, lui dit sa mère, tu sais que Dieu donne une toison à la brebis pour la garantir du froid, eh bien c'est dans la même intention qu'il entoure les arbres d'une mousse qui les protège. Il est si bon pour tout ce qu'il a créé, qu'il pense même à faire pousser cette mousse plus fournie du côté où souffle le vent du nord. Les arbres n'ont pas, comme les petites filles, des mamans qui leur fassent des robes chaudes pour l'hiver; mais Dieu prévoyant les tribulations pour toutes les saisons.”

L'OREILLER D'UNE PETITE FILLE

*Donne à l'enfant perdu par sa mère au monde
Un petit oreiller qui le fasse dormir.*

Il y avait une fois deux petits enfants qui n'avaient ni père ni mère, deux petits enfants bien seuls au monde. Un soir d'hiver, perdus dans les rues de la grande ville, sans amis, sans abri, sans pain, ils avaient peur, ils avaient faim, ils avaient froid. Ayez pitié, mon Dieu, des petits enfants qui n'ont ni père ni mère !

L'aîné s'appelait Pierre, et le plus petit se nommait Joseph, ce petit Joseph, c'est à peine s'il avait huit ans, et déjà tout seul au monde. Mais non, son frère était là, ce frère aîné, Pierre, de quatre ans plus âgé, plus courageux, plus fort, qui soutenait le petit Joseph et tâchait de le consoler.

„Joseph, disait-il, appuie-toi sur moi” Et si vous aviez vu avec quelle tendresse il soutenait ce petit frère si fatigué, vous auriez compris que le petit frère n'était pas seul au monde.

„Ne pleure pas, disait-il encore, le bon Dieu nous protégera” Et si vous aviez vu avec quelle affection il essuyait les yeux de ce petit frère si désolé, vous n'auriez pu le voir sans être attendri.

Lui-même était bien las, lui-même avait le cœur bien gros. Mais il se redressait pour cacher sa fatigue, et se détournait pour cacher ses larmes. Ayez pitié, mon Dieu, des petits enfants qui n'ont plus ni père, ni mère !

Là bas, tout au bout de la France, on vivait pauvres et contents dans la chaumière pa-

ternello; mais la mort était entrée, prenant le père, prenant la mère, laissant les enfants seuls au monde.

Ils avaient un oncle qui depuis longtemps avait quitté le village pour venir à Paris, et qui, disait-on, gagnait de bonnes journées avec son métier de couvreur. On lui avait écrit, il avait répondu qu'on lui envoyât ses neveux; on avait alors vendu quelque vieux meubles, un peu de linge, des vêtements usés, tout l'héritage des deux enfants, et l'argent qu'avait produit cette vente avait servi à payer leur voyage.

Ils étaient donc partis, pour faire cette longue route et rejoindre leur oncle dans la grande ville. Ils avaient regretté la chaumière, et le village, et le cimetière où près de l'Église, dormaient leurs parents. Mais à cet âge heureux l'on a si tôt fait d'oublier, on a si tôt fait de sourire, qu'avant d'arriver à Paris ils avaient repris leur insouciance et retrouvé leur gaieté.

Les voilà dans la gare du chemin de fer. Pierre porte sous le bras un petit paquet, tout leur bagage; Joseph a peur au milieu de cette foule, il se tient serré contre son frère. Pierre connaît l'adresse de son oncle, mais comment oser demander sa route? Il hésite longtemps; s'armant enfin de tout son courage, il apprend d'un commissionnaire le chemin de la rue Ternaux,

Ils arrivèrent à la maison de leur oncle: huit jours avant, leur oncle est tombé du haut d'un toit; il est mort la veille à l'hôpital. Leur paquet est bien léger, leur bourse plus légère encore; à peine s'il leur reste quelques sous. Que vont-ils devenir? Ayez pitié, mon Dieu, des petits enfants qui n'ont ni père ni mère!

C'est un beau temps d'hiver, le soleil est presque chaud, la grande ville a son air de fête, et d'ailleurs, à cet âge heureux, l'on est distrait si vite, qu'en les voyant, au jardin des plantes, regarder l'ours Martin croquer de bel appétit les noix et le pain qu'ils ont achetés de leurs derniers sous, vous auriez cru voir deux enfants faisant l'école buissonnière.

Mais on a fermé le jardin des plantes; ils ont mangé tout leur pain, leur bourse est tout-à-fait vide, la nuit est venue, la neige commence à tomber. Ils ont peur, ils ont froid, ils ont faim. Ayez pitié, mon Dieu, des petits enfants qui n'ont ni père ni mère!

Ils marchent au hasard, ils sont bien fatigués. Dans la rue de l'Abbaye, devant un vieil hôtel, ils se sont assis sur un banc.

„J'ai bien faim” dit le petit Joseph. — Pierre vit un passant, il a tendu la main: „Monsieur, dit-il, mon petit frère a bien faim; pour l'amour du bon Jésus!... On lui jette un sou, il court chez un boulanger, il rapporte un morceau de pain et le donne à son frère. — „Et toi? dit Joseph” — moi, répond-il, je n'ai pas faim!

„J'ai bien froid, dit encore Joseph, j'ai sommeil.” — Pierre a ouvert leur petit paquet; avec le linge il fait un lit sur le banc, Tiens dit-il, couche-toi là, et pose ta tête sur mes genoux.”

— Il couvre Joseph avec les vêtements. —

„Et toi? dit Joseph — moi, répond-il, je n'ai pas froid, je n'ai pas sommeil.”

Le petit Joseph s'est endormi; il rêve: maman, dit-il en rêvant, j'ai bien froid. Alors Pierre a tiré sa veste, qu'il étend sur les pieds de son petit frère. Si vous l'aviez vu grelottant sous la brise, et de ses mains glacées charchant encore à réchauffer les mains de son petit frère, vous n'auriez pu le voir sans être attendri.

C'était la veille de Noël. Dans cette maison de la rue de l'Abbaye, devant laquelle Pierre et Joseph s'étaient arrêtés, on fêtait gaiement cet heureux anniversaire. Une famille allemande habi-

tait la maison et dans cette famille on avait gardé les joyeuses traditions de l'arbre de Noël. Autour de l'arbre de Noël la famille entière était rassemblée, et nulle part on aurait pu voir un arbre de Noël aussi beau. Eclairé de verres de couleur dont la lumière jaune et bleue égayaient les teintes sombres de son feuillage charmant de rubans roses, étalant à chaque branche un nouveau trésor : chocolat et sucre de pomme, polichinelles et poupées, un ménage en vaisselle plate, une ferme et ses dépendances, et des livres entièrement dorés avec des gravures magnifiques, en un mot, tout ce qu'on peut souhaiter dans les rêves les plus ambitieux, c'était un arbre de Noël comme on en a jamais vu. Les enfants étaient dans l'extase et les parents partageaient leur joie ; la grand-mère elle-même, que je vous donne pour une Allemande obstinée, avait renoncé pour un soir à ses préjugés nationaux, et reconnaissait que même à Nuremberg où l'on fait tant de merveilles, on n'avait jamais planté un arbre de Noël aussi splendide. Après avoir admiré, après s'être extasié, quand on eut goûté ce chocolat, entamé le sucre de pommes ; quand on eut bercé la poupée, et fait danser Polichinelle ; lorsqu'on eut soupé dans la vaisselle plate, visité la ferme et les prairies, ramené les moutons au bercail ; quand on eut ouvert avec émotion ces livres si bien dorés, et contemplé d'un œil ravi leurs gravures magnifiques ; lorsqu'on eut enfin compté bien des fois et recompté ses trésors, la mère de famille, une mère très-sévère, fit sonner le couvre-feu. Il n'était pas moins de dix heures, c'est ce qu'on peut appeler une fête qui se prolonge bien avant dans la nuit.

On allait donc éteindre les verres de couleur, enlever les rubans, et dépouiller le bel arbre de Noël de sa parure qu'il portait si bien, mais on n'avait pas consulté la petite fille, et c'est à ce moment que, venant s'asseoir sur les genoux de sa mère, non sans quelques hésitations, non sans la timidité qui convient aux demoiselles à leur début dans le monde, c'est alors, dis-je que Mlle. Geneviève, qui comptait déjà cinq printemps, récita des vers qu'elle avait appris un cachette, afin d'en faire la surprise à ses parents le soir de l'arbre de Noël.

Voici ce que j'ai retenu de ces vers, les plus touchants peut-être que Mme. Desbordes-Walmore ait jamais écrits :

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de duvet choisi, fait tout exprès pour moi ;
Quand on a peur des loups, du vent, de la tempête,
Cher petit oreiller, que l'on dort bien sur toi !

Bien des petits enfants, pauvres et nus, sans mère,
N'ont jamais d'oreiller, d'oreiller pour dormir ;
Ils ont toujours sommeil, ô destinée amère !
Maman, douce maman, cela me fait gémir.

Bon Jésus, fait descendre un Ange qui pardonne,
Pour répondre à ces voix que l'on entend gémir ;
Donne à l'enfant perdu que sa mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fasse dormir !

En disant ces mots, Geneviève avait des larmes dans la voix, et cette voix d'enfant, se mouillant aussi, avait un accent si ému et si tendre, que nous autres, qui l'écoutions, nous avons eu des larmes dans les yeux. Tout le monde embrassa la petite fille ; mais aucun de nos laisiers ne valait celui qu'elle reçut de sa mère, et la mère était assurément plus heureuse encore que la petite fille,

Et puis, le dirai-je en prose ? l'on alla se coucher. Mais quand on fut couché, on pensait encore aux plaisirs de la fête, et, dans son petit lit, sur son petit oreiller, Geneviève, avant de s'endormir, redisait ces mots qui nous avaient touchés,

ces mots doux comme une prière :

Donne à l'enfant perdu que sa mère abandonne
Un petit oreiller qui le fasse dormir.

Et le bon Jésus écouta la prière de Geneviève.

Alphonse de LASTHENIE
(À SUIVRE)

ANNONCES.

F. E. ALF. EVANTUREL

(Bachelier en loi de l'Université Laval)

AVOCAT.

Mr. Evanturel, pourra être consulté pour affaires professionnelles à sa résidence, No. 76, rue Slater, Ottawa, depuis 4 heures à 8 heures P. M. et les Samedis, depuis une heure à 6 heures du soir.

J. O. ARCHAMBEAU

NOTAIRE PUBLIC.

HULL

Rue principale.

THOMAS ROCHE

AVOCAT

HULL, RUE PRINCIPALE

ON DEMANDE

Mr. Frs. LIENARD instituteur, est en disponibilité. Il est porteur d'un diplôme, 1^{er} degré, d'une école normale de Belgique, et d'un diplôme pour enseignement en ce pays. Ce monsieur enseigne depuis plusieurs années dans la Province de Québec, et peut fournir de bonnes recommandations. Pour plus amples renseignements s'adresser au rédacteur du "Jeune Age" ou à monsieur Lienard lui-même à Perkins Mills, Comté d'Ottawa,

Charles Demers

Docteur en médecine

POINTE À GATINEAU.

P. THO DESJARDINS

NOTAIRE

POINTE-A-GATINEAU

TRIGONOMETRIE PLANE

ET SPHERIQUE

PAR LE

Rev. Père L. P. PAQUIN O. M. I.

Professeur de Génie Civil au Collège d'Ottawa

EDITION ANGLAISE

200 Pages, grand Octavo.

Prix de l'exemplaire \$1 25 broché,

\$1 50 relié.

S'adresser à l'Auteur.

D. C. SIMON

HULL

Syndic officiel

Pour la cité de Hull et les Comtés d'Ottawa et de Pontiac,

GREFFIER

De la cour de Magistrat de District
Siégeant en la cité de Hull,

Comptable, Collecteur, Agent
d'Assurance

BUREAU ET RESIDENCE;

Près du marché, vis-à-vis l'Eglise
Catholique.

ON A BESOIN

d'agents pour le "Jeune Age" dans les différentes parties de la Puissance du Canada et aux Etats-Unis.

Un pourcentage libéral sera accordé sur le montant des sommes collectées par les agents.

S'adresser à l'Editeur du "Jeune Age."